

8-1976

ESPAGNE

F.F.S. BIBLIOTHEQUE Arrivée le
202 86
Classement/ Pays



PICOS 1976



SCOF

Paul COURBON

Dossier rapport
d'Expédition GESF 76

GESF

8-1976

GESF

SPELEO-CLUB DE LA FACULTE DES SCIENCES D'ORSAY -91-

S . C . O . F .



EXPEDITION SPELEOLOGIQUE

- E T E 1 9 7 6 -

"S I M A D E O Z A N I A"

A M I E V A

PICOS DE EUROPA

ASTURIAS - ESPAGNE



REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier tout particulièrement :

- LA FEDERATION FRANCAISE DE SPELEOLOGIE (F. F. S.)
- LE COMITE DES GRANDES EXPEDITIONS SPELEOLOGIQUES FRANCAISES A L'ETRANGER,
- LE COMITE NATIONAL ESPAGNOL DE SPELEOLOGIE,
- LE COMITE REGIONAL DU NORD OUEST ESPAGNOL DE SPELEOLOGIE,
- LA COMMISSION DE CONTROLE DES ACTIVITES SPELEOLOGIQUES DES PICOS DE EUROPA (C. A. E. P. E.)

pour leur collaboration administrative et spéléologique dans l'organisation de l'expédition et :

- ALIMENTOS ASTURIAS S. A.,
- CAMPING GAZ,
- JET GAZ,
- WANDER - OVOMALTINE

qui nous ont apporté un soutien matériel.

Grâce à tous, nous avons pu mener à bien notre expédition.

10 BOUGIES POUR

LE S. C. O. F.

Le 21 octobre 1966, M. BAKALOWICZ, A. PICAUD, JJ LEFORT, J. P. ILDEFONSE et A. LAMBERT plaçaient le S. C. O. F. sous la protection de la loi de 1901. L'existence du S. C. O. F. est plus ancienne et c'est en décembre 1964 que se situe la première "sortie" à CAUMONT près de ROUEN. C'est une longue histoire qui débute alors, et l'on peut distinguer quatre périodes.

La première, que nous appellerons période BAKALOWICZ, se caractérise par de nombreuses activités et explorations. Elle s'étend de la fondation patronnée par le Professeur R. PROUSSE, jusqu'à l'été 1968, date à laquelle la tête du S. C. O. F. s'est "répandue" dans les universités et labos de France et d'ailleurs... Le siège social au laboratoire de pétrographie à Orsay est un lien qui nous relie à ce passé.

Les réussites les plus remarquables sont les expéditions en Turquie, lancées et animées par celui que je cite pour la troisième fois : Michel BAKALOWICZ. Quand on explore le temps, on découvre qu'il est actuellement chercheur au C. N. R. S. au laboratoire souterrain de MOULIS, et l'on situe alors le moteur principal de cette dynamique.

Les entraînements s'effectuaient à CAUMONT, en MAYENNE, et près d'ARCY sur CURE. Quelques grandes sorties eurent lieu dans les Pyrénées à la PENNE BLANCHE. Le matériel utilisé est très classique : échelles et cordes "d'assurance par le haut".

L'été 1966 est le sommet de cette période avec l'expédition en Turquie patronnée par la Dotation Renault : "Les Routes du Monde". Le S. C. O. F. part vers le massif d'ELMALI dans trois R4 et une 2CV. Citons quelques conclusions hydrogéologiques intéressantes : le réseau EYNIF-HOMA dont la coloration a mis en évidence 34 km d'écoulement souterrain et 1 030 m de dénivellation ; le réseau UZUNSDERE-NEMOS-ÜRÜNLÜ : plus de la moitié des 75 km du trajet de l'eau est souterrain pour une dénivellation de 1 000 m. Deux traversées ont été explorées sur ce parcours.

Pendant l'année 1967-1968, les membres du club étaient fort nombreux, mais le S. C. O. F. était au bord de la disparition. Contrairement à ce que préconisaient les "Anciens" qui étaient sur le point de partir à la fin de leurs études universitaires, la prise du pouvoir par la base ne s'est pas produite. Et c'est ainsi que l'année 1968-1969 est la "période morte". Seuls restaient à méditer sur le néant Alain POISSON et Robert FABRIOL....

L'année 1969-1970 marque le renouveau du S. C. O. F. C'est la période de la Bande à POISSON jusqu'à l'été 1971. Le S. C. O. F. fait alors un grand nombre de sorties dans le JURA, en particulier dans la région d'ORNANS.

L'attraction pour la rivière souterraine de CHAUVEROCHE est venue de la fréquentation du G. S. M. R. 75. L'introduction des accus ELAUD au S. C. O. F., en est le résultat marquant, car pour le reste, le G. S. M. R. faisait essentiellement de la rivière souterraine avec néoprène. Citons le célèbre WOODSTOCK CHAUVEROCHE qui réunit 43 participants de différents clubs à la "PRISON" puis dans la grotte.

La Bande à POISSON a créé aussi des liens étroits avec la "colo" de VALLERAUGUE, et les camps de Pâques évoluaient tous dans la région.

En mars 1971, 6 membres du S. C. O. F. (E. VIGIER, J. M. HACHETTE, H. FABRIOL, J. F. FABRIOL, R. FABRIOL, c. ROCHAT) dont 5 du S. C. O. F. actuel, tentent le gouffre du NIDLELOCH dans le Jura Suisse. Avec un - 400 m, le S. C. O. F. décide de s'attaquer à de gros gouffres et commence à mettre le doigt dans l'engrenage de la spéléo d'élite. Le club se place alors devant une alternative vicieuse : un club de masse faisant "pratiquer" la spéléo au plus grand nombre, ou un club d'élite pour que les meilleurs prennent leur pied... Le problème est délicat : les apôtres de la spéléo trouvent que le spéléo moyen consomme plus qu'il ne pratique, et de l'autre côté, celui-ci ne tient pas à consacrer toute sa jeunesse et ses loisirs au dieu spéléo.

Mais le S. C. O. F. continue son chemin. Le descendeur et le frein font leur apparition mais la technique reste classique. L'année suivante, (70-71) quelques gros gouffres sont tentés avec succès : Le LEUFOT et une nouvelle fois le NIDLELOCH. La tribu FABRIOL est toujours dans les bas fonds, et heureusement, la Bande à POISSON maintient le niveau pédagogique par un camp de Pâques à LAROQUE (34).

A partir de cette date, la tribu FABRIOL s'installe au pouvoir (4e période) et monopolise toute la production spéléo du S. C. O. F. (Des esprits clairvoyants iraient jusqu'à dire que S. C. O. F. veut dire Spéléo-Club-Orsay-Fabriol !). Evidemment pour placer un tel régime totalitaire, il fallait un grand dessein.

Les PICOS DE EUROPA furent le germe de ce processus et depuis... Si la première expédition aux PICOS était démocratisée dans son recrutement, le mécanisme d'élitisation se fera sentir de plus en plus au cours des années suivantes. Bien sûr, on peut prêcher pour appuyer cette tendance, que les gouffres découverts n'admettent pas la médiocrité. L'expédition 1972 s'est soldée essentiellement par la découverte du G7, exploré jusqu'à - 220 m.

L'année 1972-1973 est marquée par l'apparition des "Escaladeux" et du S. O. U. C. Ce sigle dénomme la section spéléo de l'A. S. des Etudiants de l'Université PARIS-SUD.

Les entrainements, nombreux et pédagogiques cette année là se sont déroulés dans le Jura au BIEF FOUSSET, BEAUME des CRETES, GROS GADEAU, Gouffre de VAUX et après l'achat du treuil, au Gouffre des BEAUMES. Les baudriers, les jumars freins, shunts se généralisent mais les échelles sont encore utilisées. L'expédition PICOS 73 permet d'atteindre - 315 m dans la SIMA de las BARRASTROSAS (G7). Signalons aussi l'exploration de la Grotte du FRIERU avec son kilomètre de galerie et sa traversée. C'est l'époque des explorations lourdes, style himalayen.

L'année 1973-1974 est monotone par ses activités habituelles dans le Jura. Trois SCOF (F. FAERMIOL, J. M. HACHETTE, E. DEMAY) tendent une descente dans l'ISERE (TANNE aux COCHONS, TROU QUI SOUFFLE) et huit autres (dont trois FAERMIOL) dans le Gard (AVEN DES OUILIS et AVEN de la SALAMANDRE). Ces sorties montrent, si cela était encore nécessaire, que PARIS est bien mal située ! ...

L'été 1974 : une expédition dans les PICOS, bien sûr. Les résultats sont remarquables : exploration du Système des BARRASTROSAS (patate des G), découverte et exploration du TROU DE GLACE (salle de 600 m de circonférence), du Gouffre des ORGUES jusqu'à - 300 m, de la SIMA de las DESUIOS jusqu'à - 300 m. Mais certains esprits instables commencent à se promener vers OZANIA et à y penser. De plus, certaines tensions apparaissent entre le S. C. O. F. et les Escaladeux.

Dans le courant de l'année 1974-1975, le S. C. O. F. s'est séparé officiellement du S. O. U. C., mais en réalité, l'élite du S. C. O. F. se dégage des escaladeux et des spéléos moins convaincus... Les activités pendant l'année se déroulent toujours dans le Jura où le BIEF FOUSSET est parcourue jusqu'au siphon. Deux grands gouffres sont tentés : le GENIEUX dans la Grande Chartreuse, et le CHEVRIER en Suisse. Le premier n'est pas descendu à cause de la neige, le deuxième est visité jusqu'à la Grande Cascade en crue. La disparition totale des échelles caractérise l'évolution technique de cette année là.

Pendant l'été 1975, le processus d'élitisation se concrétise totalement, bien que subsiste une "aide" de la part du S. C. O. F. envers le S. O. U. C. Dans les faits, deux expéditions presque indépendantes se déroulent aux PICOS : l'une

à VEGA REDONDA avec le S. O. U. C. dirigé par un membre éminent du S. C. O. F. J. F. FABRIOL ; l'autre à OZANIA avec l'élite du S. C. O. F. réduite à trois membres ! (J. M. HACHETTE, P. BENOIT, et H. FABRIOL).

Il s'avère que si le résultat du S. O. U. C. est bon avec - 435 m aux ORGUES, l'accident a été frolé de très près et le moral de certains a sombré irréversiblement. A OZANIA, les résultats sont très prometteurs dans le OZ 2 (futur SIMA DE OZANIA) avec - 315 m et deux belles continuations.

Dans le courant de l'année 1975-1976, la scission est totale, en ce qui concerne la spéléo, entre l'élite du SCOF et les escaladeurs du SOUC. Les sorties dans le Jura sont relativement peu nombreuses (6), mais l'entraînement à l'escalade en falaise (SAFFRES, BOUILLANT) s'installe dans les moeurs du SCOF. A la Pentecôte, le gouffre du CHEVRIER (- 510 m) est entièrement visité par l'équipe qui ira normalement l'été aux PICOS. Le lendemain, deux fous parcourent la voie normale du Miroir de l'Argentine (Solalex), pour voir... C'est la typique sortie de week-end pour rassasier l'élite.

Signalons que la technique d'exploration semble parvenue au stade de la maturité. Des équipes de deux spéléos, avec leurs "ferrailles" évoluent rapidement sur les cordes entre les fractionnements sur spits. Il est intéressant de remarquer que le S. C. O. F. a parcouru, au cours des cinq expéditions aux PICOS, toutes les étapes de l'évolution de la technique d'exploration sous terre.

Et l'été 1976 arrive ainsi. Le résultat de l'exploration est éloquent, pourtant le moral de l'élite en a pris un coup ! L'analyse des causes est difficile car on manque de recul. L'élitisme est-il en cause ? L'exceptionnelle SIMA DE OZANIA pourrait à elle seule justifier cet élitisme au S. C. O. F. Pourtant celui-ci engendre la solitude et la régression du nombre des spéléos du club, et ce processus semble conduire à la disparition ... du S. C. O. F.

Il faudra donc, à l'avenir, trouver un judicieux équilibre...

Robert FABRIOL.

... EN GUISE DE CLE POUR LE

VOYAGE VERS OZANIA

Nous revenons de ce qui nous paraît être une belle aventure. Mots simples, banals même... et pourtant !

Les yeux encore pleins de paysages inquiétants, les oreilles encore assourdies du ronflement des cascades, nous sommes revenus à nos occupations habituelles, à notre routine. Les gestes et les entourages nous sont redevenus familiers. Et tout de suite une nostalgie, doublée du désir de retourner dans "notre" gouffre nous reprend... Alors que nous nous étions promis là-bas, sur place, au sortir d'explorations qui troublaient notre quiétude de vivre par leur risque insolite, de ne plus jamais recommencer.

Pour donner corps à cette nostalgie et à ce désir, nous essayons, par le biais de ce rapport, de recréer cette ambiance du Palais des 1 000 Cascades et du Gouffre à Popaul ! Autant pour essayer de retenir cet un peu de nous-même qui y est resté, que pour transmettre, à qui en voudra bien, cet appel d'autres paysages, d'une autre spéléologie...

En fait, nous sommes prisonniers d'une ambiguïté féroce. Le karst de haute-montagne en présente tous les attraits et les défauts, plus quelques autres, spécifiquement spéléologiques. Habituellement, on monte en altitude comme pour accéder à un autre espace : celui d'une libération et d'un éclatement des sens. Mais nous avons perdu l'âme des ermites et des bergers antiques : trop de solitudes et de grandeurs nous angoissent rapidement. Nous ne nous y sentons à l'aise que parce-que la descente en est possible : sortir de ce monde inhumain est en notre pouvoir et dans notre désir ultime.

Où le problème se complique, c'est dans notre cas particulier de spéléologues : non seulement il faut parvenir à assumer la magnificence du sanctuaire pendant plusieurs semaines à la suite (et par mauvais temps, cela tient de l'inconscience ou de la folie) mais encore faut-il savoir en pénétrer l'âme ; et là, point de paysages romantiques, tout en forêts pétrifiées et eaux dormantes ! La ligne verticale est de rigueur, peu d'angles sont arrondis, le paysage est tout simplement brutal. L'explorateur poète est remplacé par un technicien qui ne voit qu'une suite de cordes et beaucoup de noir autour !

Peut-être le lecteur va trouver ce tableau bien sombre et nous accusera même de simolicité : si ce monde nous apparaît si beau et si terrible à la fois qu'il en devient vite insupportable, pourquoi se forcer ?

Mon bon monsieur, lisez les pages qui suivent : il est vrai que les gouffres en haute-montagne sont terriblement beaux, voire manichéens, comme il est aussi vrai qu'y accéder frôle le masochisme !...

Et pourtant, nous en sommes prisonniers ! Qu'y cherchons-nous ou que fuyons nous, consciemment ou inconsciemment ? Volonté de puissance, recherche de la mère ou d'une vérité indicible, fuite du réel, du monde extérieur, de nous-mêmes, des autres... que sais-je ?

Demandons-le à l'eau, jolie fille du geôlier, qui s'écoule sans bruit ou tombe en cascade, sans discontinuité : que saurions-nous de l'éternité ou de nous-même si nous ne courions après... et peu importe le sens ?

Eubert FABRIOL

... COGITATIONS ET OBSERVATIONS GEOGRAPHICO-GEOLOGIQUES

AGREMENTEES D'UNE POINTE DE PROSPECTIVE ...

Cette région d'OZANIA a été choisie, après de "mûres" réflexions, sur cartes topographiques, photos aériennes, deux reconnaissances à pied (août 1973 et août 1974), et de très nombreux travaux du subconscient ! Maintenant qu'il faut justifier de façon cohérente ce choix et en expliquer la géologie, nous nous posons rétrospectivement quelques questions sur l'objectivité de ce choix. Car nous laissons au pied de la TORRE SANTA MARIA de ENOL une collection de gouffres remarquables (objet des expéditions en 1972, 73, 74 et 75)... Heureusement, la SIERRA DE OZANIA ne cède la place à aucune polémique !

Situons OZANIA. Dans la partie asturienne des PICOS DE EUROPA se trouve le village d'AMIEVA, à 20 km au sud de CANGAS DE ONIS. Au sud-est de ce village un col, "EL CUETO", permet d'avoir une vue d'ensemble sur l'étonnant rempart de falaises et de pics qui bordent, à l'ouest, le Massif Occidental (du CORNION) de ces PICOS DE EUROPA.

OZANIA se trouve dans un amphithéâtre, ouvert au NW sur le DOERA (rivière qui coule du Sud vers le Nord au pied de ces falaises) par la CANAL DE OZANIA. L'amphithéâtre est bordé au Nord par une crête, depuis le PICO COTALBA (2 020 m) au NW jusqu'à la TORRE SANTA MARIA DE ENOL (2 478), au NE. Vers le Sud, cette crête se dirige sur les TORRES DEL TORCO (2 450 m) puis revient au SW, par la CABRA BLANCA (2 377 m) et la GARITA CIMERA (2 325 m). La bordure Sud de l'amphithéâtre est composée par une crête Sud-Est/Nord-Ouest qui démarre à la TORRE CORROBLE (2 010 m) à l'Est pour terminer à l'Ouest au CANTO JANUN (1 595 m), à l'aplomb du DOBRA, en passant par le COLLADO VERDE (1 987 m) et l'arête des PANDIELLAS.

L'amphithéâtre lui-même se décompose en deux zones : celle d'OZANIA au Nord-Ouest et celle du JOU LLUENGU au sud-Est, séparées par la SIERRA MERCADER, crête rocheuse de peu d'importance (où se situe le Palais des 1 000 Cascades).

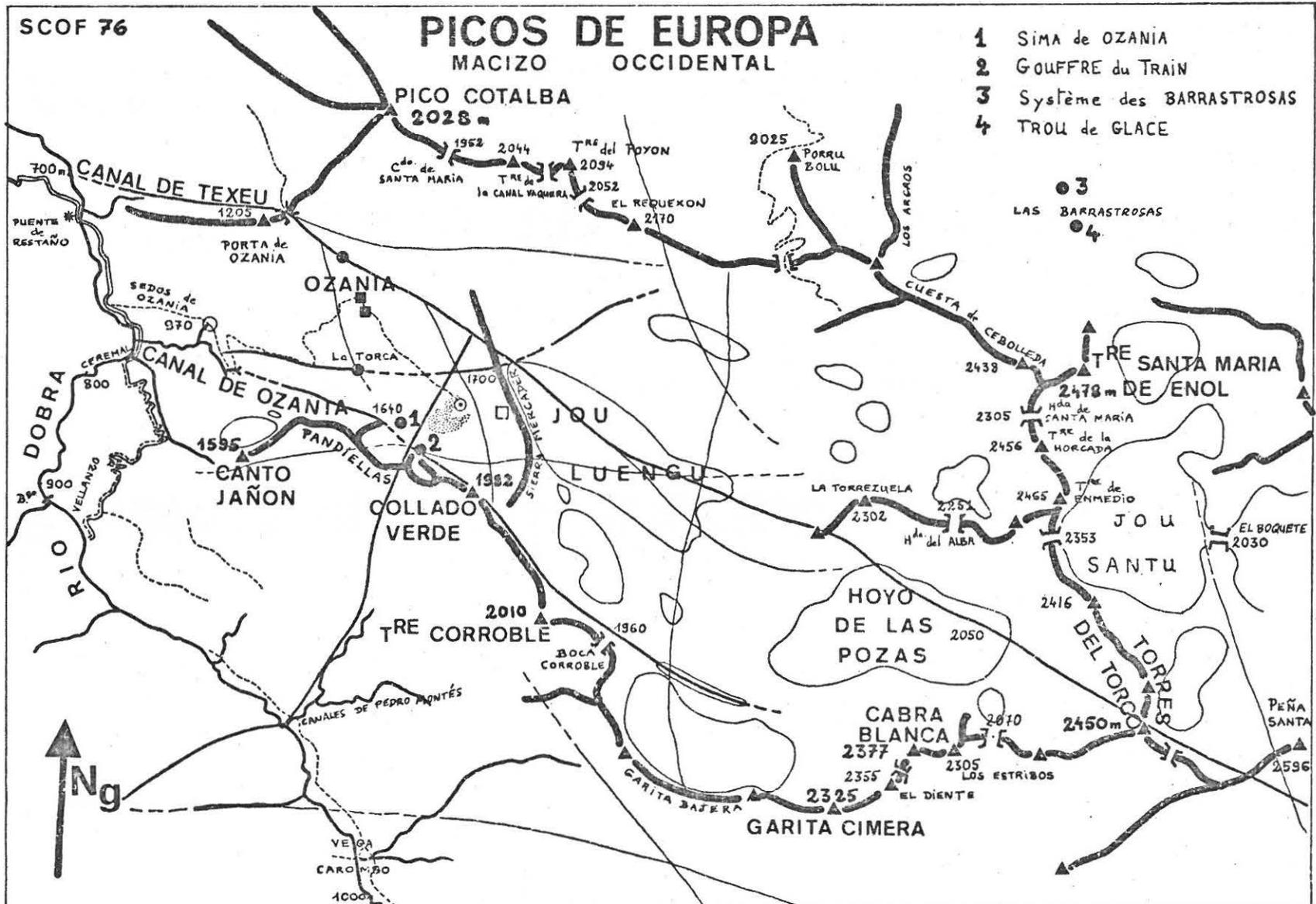
Le JOU LLUENGU se trouve à une altitude moyenne plus élevée que la zone d'OZANIA. Dans ce décor de hautes-montagnes, une prairie en pente, seule tache verte dans l'immense lapiaz blanc, permet de se localiser avec précision. Au milieu de cette pente, vers le Nord, la fontaine et, 200 m au-dessus, l'abrisous roche du Palais des 1 000 Cascades, au fond d'un effondrement.

SCOF 76

PICOS DE EUROPA MACIZO OCCIDENTAL

PICO COTALBA
2028 m

- 1 SIMA de OZANIA
- 2 GOUFFRE du TRAIN
- 3 Système des BARRASTROSAS
- 4 TROU de GLACE



□ PALAIS des MILLE CASCADES	● GOUFFRE	○ LA PRAIRIE	== ROUTE
⊙ FONTAINE	○ DEPRESSION	▲ CRETE d' SOMMET	== PISTE
○ EXSURGENCE	— ACCIDENT TECTONIQUE	— COL	--- SENTIER

SCHEMA EXTRAIT DE LA PHOTOGRAPHIE AERIENNE 54061 du SERVICE GEOGRAFICO DEL EJERCITO

Le décor géographique étant planté, non sans peine pour le non-initié, nous allons essayer de donner des indications géologiques, les moins vagues possible, sur cette région.

Aucune étude détaillée sur la tectonique de la petite région qui nous intéresse ne semble exister. Rappelons rapidement que structurellement, la zone appartient à l'arc interne de la "RODILLA ASTURIANA" (MARTINEZ ALVAREZ, 1975). La zone qui nous intéresse fait partie des unités chevauchantes vers le Sud, des PICOS DE EUROPA. Remarquons qu'un autre front chevauchant, celui de PELEÑO-AMIEVA, se situe 5 km à l'Ouest de notre zone, avec déversement vers l'Est.

Chronologiquement les calcaires non différenciés "CALIZA DE MONTAÑA", qui constituent l'ensemble du massif, sont d'âge NAMURIEN A-P. MARTINEZ ALVAREZ distingue dans la zone orientale des Asturies quatre phases tectoniques : la phase asturienne à la fin du carbonifère, une phase au Permo-Trias, une au Jurassique, et une dernière au Tertiaire, contemporaine de la phase Pyrénéenne.

On comprend alors plus facilement les difficultés qu'éprouve le spéléologue à essayer de comprendre quelque chose au paysage.

Nous citerons malgré cela quelques observations qui concordent avec celles déjà faites dans des secteurs proches. Les grandes failles s'orientent Nord-Ouest/Sud-Est, correspondant ainsi aux orientations majeures des structures tectoniques de la région. Dans la zone de VEGA REDONDA (cf. rapports précédents sur le flanc Nord du Massif du CORNION) deux grandes failles de ce type passent par les RIO JUNGUMIA et REDIMUÑA.

Dans l'amphithéâtre d'OZANIA, on retrouve cette direction dans la faille qui parcourt entièrement le JOU LLUENGU puis passe au-dessus des maisonnettes d'OZANIA pour former ensuite la CANAL DE TEXEU. Le rejet semble avoir une composante horizontale dextre importante. Il apparaît, sur les photos aériennes, un accident, parallèle à la faille du JOU LLUENGU, longeant la crête de la TORRE COPROBLE vers le COLLADO VERDE. Mais n'y-a-t-il pas un mélange de joint de strates et de failles ? Il est d'autre part difficile de dire si la CANAL DE OZANIA est parcourue par un accident important passant par la TORCA (bel effondrement que l'on observe vers 1 300 m d'altitude lors de la montée dans la CANAL)... bien que cela soit probable.

Remarquons aussi un accident sur le flanc Sud du COLLADO VERDE qui se prolonge Nord-Nord-Est vers la TORRE DEL POYON, en passant dans le bas de la prairie vers la fontaine. Il se pourrait que la direction générale Nord-Est de la diaclase du SIPHON et de la GALERIE CHRISTINE dans le gouffre soit en liaison avec cet accident-ci.

Dans la zone qui nous intéresse, les strates se voient bien, en particulier sur le flanc Sud du COLLADO VERDE, rive droite du DOFRA. Elles sont subverticales avec un très faible pendage vers le Nord Est. Du CANTO JAÑON à la CANAL DE OZANIA, le pendage s'oriente à l'Est, puis au-delà, de nouveau au Nord Est.

Au niveau même de l'entrée du gouffre, les strates s'observent bien. Ailleurs, le calcaire présente des alternances de bandes de couleur noire et grise, parallèles aux strates visibles.

Nous considérerons donc ces bandes comme témoins directs de la direction des strates. Notons aussi, au passage, un affleurement de roches magmatiques très alternées vers 1 050 m sur le sentier. (D'autres affleurements de ce type sont signalés plus au Sud, sur le DOIRA).

Pour finir ce bref aperçu de la géologie locale, imaginons un glacier remplissant l'amphithéâtre et dégoulinant en de monstrueux séracs dans la CANAL DE OZANIA. On s'explique alors, avec aisance, les splendides surfaces verticales, concaves et lisses, striées horizontalement, que l'on observe vers 1 200 - 1 300 m sur les flancs de la CANAL DE OZANIA.

L'entrée du gouffre se situe à 1 640 m sur le flanc Sud-Ouest de l'amphithéâtre. Elle est creusée au dépend de strates de faible épaisseur (environ 30 cm), très visibles vers le Sud-Ouest. Sa forme est rectangulaire et ses dimensions respectables (30 x 12 m).

Le gouffre se développe suivant les strates jusqu'au grand névé plat (~ 125 m). A partir de là, un accident Nord-Est va guider la structure du gouffre jusqu'à la dernière cascade connue. La diaclase du siphon comme le collecteur ont la même direction Sud-Ouest/Nord-Est, et le même sens d'écoulement Nord-Est. A la base du PUITES JUSQU'AUX Z'OS, on observe l'alternance des bandes parallèles noires et grises, correspondant à la direction des strates, coupées en biais par l'accident Nord-Est.

La genèse du gouffre paraît suivre un déroulement "logique" si l'on considère cet axe Nord-Est comme axe principal de creusement. L'origine en est peut-être plus incertaine : torrent sous glaciaire, oui mais lequel ? Le gouffre est situé sur un flanc assez raide de l'amphithéâtre, par contre au-dessus de lui s'ouvre un bassin de réception (LA MUDA DE OZANIA) qui a dû abriter pendant longtemps un névé important, voire un glacier grâce à son orientation plein Nord.

Deux solutions s'offrent à nous, quant à l'origine du gouffre : un torrent lié au gros glacier du JOU LLUENGU ou celui en provenance du névé-glacier situé au-dessus. Peut-être le premier en est la cause initiale, le second ayant pris la relève lors du recul des glaciers. Compte-tenu de sa taille actuelle et des masses de neige rencontrées sous terre, le gouffre doit

digérer en hiver et au printemps quelques avalanches en provenance de l'arête des PANDIELLAS : la verticalité et les dimensions générales du gouffre permettent ainsi à la neige de descendre jusqu'au sommet du Puits du Pas (NEVE M. PADAR) à - 285 m sous la surface.

A ce propos, la différence de volume de ce dernier entre les deux années de notre passage (multiplié cette année par un facteur 100), semble être due, surtout, à l'absence de précipitations en surface sous forme de pluie. Paradoxalement, la sécheresse semblerait protéger les névés en profondeur du fait de l'absence de ruissellement à température relativement élevée ! Il faut remarquer que la glace n'est présente qu'à la base du puits d'entrée jusqu'à la diaclase du ZEPHYR. Dans cette zone, qui s'étend de - 50 à - 100 m, la glace proviendrait généralement d'énormes stalactites formées pendant l'hiver à partir de suintements proches de la surface, et fracassées au cours des saisons plus clémentes sur les névés sous-jacents. Au-dessous de 100m, il n'y-a plus de glace et la neige est granuleuse et stratifiée.

Il convient de rappeler que dans le complexe des BARRASTROSAS (cf/ rapport 74) le plancher de glace de la Salle du Glacier à - 185 m était au contraire un reliquat des dernières glaciations. Signalons aussi, pour terminer ce tableau géomorphologique du gouffre, le CANAL FLANC, qui, de - 220 m à - 255 m, est formé d'une brèche (tectonique ?) très curieuse. Des blocs de calcaire gris, de toutes tailles, disloqués, sont pris dans une "pâte" de calcite blanche. Ces fragments de blocs forment un véritable puzzle, parfois aisément reconstituable.

Intéressons-nous maintenant au potentiel d'exploration que pourrait-encore nous réserver la SIMA DE OZANIA !

L'amphithéâtre dans lequel elle se situe peut être drainé par la faille du JOU LLUENGU avec sortie par la CANAL DE TEXEU, ou par l'accident de la CANAL DE OZANIA. Le parcours horizontal actuel, d'environ 130 m au Nord-Est, à partir de l'entrée, nous situe aux environs du fond de la prairie, vers la fontaine.

Deux hypothèses seraient plausibles :

- soit le gouffre rejoint la faille du JOU LLUENGU en suivant l'accident Nord-Est (distance : 500 m), et un changement de direction au Nord-Ouest permettrait de rejoindre la CANAL DE TEXEU. Le parcours est alors de 2,5 km au total pour rejoindre la canal à 1 100. La base de celle-ci est encombrée de blocs et ne semble pas présenter de résurgences (alt. 700 m).
- soit le gouffre change de direction rapidement et s'oriente au Nord-Ouest vers le CANAL DE OZANIA. Il ressortirait alors à la résurgence des SEDOS DE OZANIA. Cette résurgence sort de la falaise rive droite par une cascade vers 970 m d'altitude : plusieurs entrées se trouvent alignées sur une diaclase (?) légèrement inclinée. Nous avons juste visité l'entrée la plus basse qui permet d'atteindre un gros boyau descendant vers un

siphon d'eau limpide. Mais plus haut une entrée beaucoup plus importante semble prometteuse. La distance à vol d'oiseau serait de 1,3 km pour 130 m de dénivellée.

Cette dernière hypothèse est la plus confortable du fait de la présence d'une résurgence et de la faible distance à parcourir, mais pêche peut-être par trop de simplicité ! Les débits entre collecteur et résurgence sont compatibles ; dans la limite d'appréciations essentiellement empiriques. La crue du dimanche 15 août a permis de constater que deux heures environ après le passage du front de crue à - 535 m dans le gouffre, la résurgence s'est mise en charge à son tour. Ce qui n'est nullement une preuve !

Une coloration s'impose pour lever le doute ! Si la résurgence considérée se révélait effectivement être l'exutoire des eaux rencontrées dans le gouffre, la pente moyenne en serait de 10 % à l'avenir. Chiffre ramené à 5 % s'il est fait cas des 20 à 30 m de la dernière cascade, reconnue seulement sur 15 m. Le profil de la cavité devrait alors s'horizontaliser considérablement et au mieux s'aligner sur celui de la galerie CHRISTINE, sinon ce serait le siphon. Nous serions amenés de toute manière à rencontrer des bassins de dimensions gênantes. Si au contraire la première hypothèse était vérifiée, la pente serait encore plus défavorable, ce pour une autre sortie à 100 m dans la CANAL DE TEXEU, en-dessous les choses s'amélioreraient....

Si, mais avec des Si !.....

Un autre sujet d'avenir, peut-être moins sombre, (et sûrement plus puissant !) est le bassin d'alimentation du collecteur. Nous le rattrapons dans le haut du PUITES SEVERINE à une altitude de 1 325 m environ. Il arrive très probablement du Sud-Ouest par l'accident Nord-Est/Sud-Ouest. Or la crête des PANDIELLAS (1800 m) se trouve 200 m au Sud-ouest du PUITES SEVERINE, et monte au Sud-Est, comme nous l'avons déjà vu, vers le COLLADO VERDE (1 982 m) selon l'orientation des strates.

A proximité du COLLADO VERDE (Col Vert) nous avons localisé des gouffres dès 1975 : celui de la COMBE VERTE et de l'HEM A REBECOS, tous deux situés vers 1 800 m d'altitude et proches de l'accident Nord-Est. Citons aussi les gouffres localisés aux environs de la POCA CORROBLE (1 930 m) et qui eux pourraient être en liaison directe avec la faille du JOU LLUENCU !

Voilà donc une synthèse de ce que nous savons sur cette zone : deux années d'explorations légères ont permis d'en dégager quelques aspects, le plus important et spectaculaire étant le collecteur ! Et comme chaque année, nous fermons ces lignes, qui essaient, à partir des observations de terrain, de prospecter sur le papier pour l'année suivante, par un appel au rêve en attendant que l'été revienne.

...DESCRIPTIF EN FORME DE TOPO-MONTAGNE DE L'ENTREE AU SIPHON...

La SIMA DE OZANIA ou Gouffre à Popaul (1) s'ouvre à 1 640 m dans le flanc NW de la crête des Pandiellas, à l'aplomb du vague col des Mudás de Ozania. Vue des cabanes de Ozania, situées plus au nord, l'entrée apparaît comme une "poche" au pied du col, sa taille (12 x 30 m) créant une rupture sombre dans la continuité du relief, lui permet d'être repérée facilement par l'oeil, humide toujours dans ces cas-là, du spéléologue éclairé. (2)

De l'entrée à la Diaclase du ZEPHYR

Le départ, dans le gouffre s'entend, s'effectue au milieu des glapissements des choucas effarouchés et des murmures admiratifs de la foule en liesse (réduite en fait à sa plus simple expression en la personne du coéquipier qui vagit plutôt qu'autre chose, sa température interne grimant à une allure vertigineuse tout engoncé qu'il est dans ses rovylys superposés).

Nous disions donc que le départ s'effectuait au milieu du bord septentrional du gouffre : quelques pas, lourdement gracieux, dans l'herbe d'anneau de corde en piton, et de piton en anneau de corde et c'est le vide ! (ou le bide, suivant le moral) Le spéléo se retrouve vite dans son élément : il fait beau, il voit clair, les dimensions sont toujours aussi impressionnantes. Et c'est le premier névé, après un spit intermédiaire, sous le balcon. C'est alors que tout se complique, suivant l'épaisseur de neige rencontrée : en 1975, on arrivait quasi directement, de toboggan glacé en toboggan neigeux, à la diaclase du ZEPHYR (spit du plafond ou de la fin du jour interposé). Cette année, un premier front de névé nous amenait à une traversée encombrée de blocs de glace (fin du jour), (le passage 75 paraissant ainsi complètement bouché par la neige) et de là une descente assez malcommode (1 spit, 1 clou, 1 spit), à bien nettoyer des éventuels cailloux, nous faisait rejoindre le plancher à glace de la diaclase du ZEPHYR par le puits voie 76. Les dimensions restent toujours confortables, et le plafond s'élève de 20 à 40 m au-dessus du sol et s'orne de belles coulées de glace. La dia-

(1) Gouffre à Popaul : est la dénomination 75, revue et corrigée en fonction de l'importance de la cavité

(2) "Mais qu'est-ce qu'il est allé se perdre dans ce désert de pierres, je vous le demande un peu ?"

clase du ZEPHYR ne présente aucun problème autant à la descente qu'à la remontée, celle-ci s'effectuant assez agréablement en escalade. Là, le gouffre se met à notre portée, mais ce n'est pas le rapprochement des deux parois noires veinées de blanc à 30 cm l'une de l'autre qui mettra beaucoup de baume au coeur (déjà meurtri, hélas !) du spéléologue.

Du PUIITS ROUGE au GRAND PUIITS.

Le PUIITS ROUGE (1) nous replace vite dans un contexte plus ample, avec vite au passage un regard sur l'impressionnant névé plat, dans la rimaye duquel on atterrit et s'achemine ensuite par une traversée sur la gauche vers le piton U. Cela permet de découvrir sur sa droite le front du névé plat, d'au moins une dizaine de mètres, qui va se déverser dans un sinistre puits, toujours à main droite (2). Du piton U, une petite descente nous fait prendre pied sur la base du névé CELLULITE que l'on remonte sur la droite pour arriver en haut du GRAND PUIITS (1 spit). On ne se sent pas encore trop perdu, la voûte se situant à une dizaine de mètres au-dessus, et la largeur ne dépassant pas les cinq mètres.

Le GRAND PUIITS

De là à la vire "DU CUL BORDE DE NOUILLES" (3), deux fractionnements sur spits s'effectuent dans une ambiance de joie et de franche camaraderie, style insecte perdu, tout seul, au milieu d'une paroi de 15 x 80 m, celle d'en face n'étant pas non plus spécialement discernable ! Aux deux extrémités du névé de la dite vire, 1 spit permet le fractionnement, celui du bas étant planté carrément sous la vire, 2 m à gauche, face à la paroi. A la suite de quoi on descend dans un chenal qui va en s'amenuisant à mesure que la paroi opposée se rapproche (première petite arrivée d'eau). Le spéléo se retrouve alors dans une tranchée étrangement laiteuse, d'assez faible pente, et où le plafond se rapproche jusqu'à quelques mètres. Mais tout de suite on se heurte à une nouvelle rupture de pente (2 spits, côte à côte, mais douteux). Le puits reprend de l'ampleur : une dizaine de mètres en largeur et une quinzaine en longueur. On arrive à la vire large, et son sol plat caractéristique, après un spit en pleine paroi (planté dans cette bizarre brèche blanche et noire). Sur la gauche de la vire, face à la paroi, 1 spit permet d'effectuer la dulfer qui nous amène dans un fauteuil (1 spit), sommet du dernier ressaut de ce GRAND PUIITS.

(1) PUIITS ROUGE : de la couleur de la première corde qui y fut lancée.

(2) On retrouverait la base de ce puits en haut à gauche quant on descend la première partie du GRAND PUIITS.

(3) En souvenir de fraîches attentes sur des amas de cordes !

Du névé M. BABAR au CAIRN

La base du GRAND PUIITS est une salle triangulaire, au fond assez chaotique, occupée en 1976 par un névé considérable, M. BABAR, ce qui nous obligeait à le contourner par la droite (deuxième arrivée d'eau) pour arriver au PUIITS DU PAS, pointe du triangle opposée à la paroi d'arrivée. Le spéléo se retrouve alors dans quelque chose de plus intime, le départ de ce puits toujours aussi scabreux, s'effectuant par une boîte à lettre de 3 m de long et moins d'un mètre de large. Il en est de même pour le départ du puits suivant, le Puits CASCADEUX, auquel on accède après une courte descente dans les éboulis. La base du dernier puits est occupée par le lieu-dit du CAIRN, ou du CARREFOUR (1). Petite salle en Y, première halte qui mérite ce nom, elle n'est pas moins sinistre malgré ses dimensions réduites.

Du CAIRN au SIPHON

Le spéléo, arrivé au CAIRN, peut soit s'engager dans les étroitures qui mènent au COLLECTEUR (cf. ce qui suit), soit se diriger vers ce qui logiquement pourrait s'appeler l'aval. En effet l'eau, qui depuis le départ du névé BABAR commence à couler en quantité appréciable sans toutefois devenir gênante, prend cette direction-là. Première déconvenue pour l'explorateur : l'étroitesse est de rigueur, qui plus est pendant longtemps ! C'est vraiment la diaclase sur une trentaine de mètres : 30 à 50 cm de large, 50 cm à 5 m de haut, le tout entrecoupé de ressauts et d'étroitures, jusqu'à un puits de 13 m.

Après 30 m d'une nouvelle diaclase, aussi mesquine que pénible, l'eau s'enfonce sous nos pieds mais la progression reste possible à mi-hauteur. Ce sont les TRAVERSEES HEROIQUES entrecoupées de ressauts de 5 à 15 m, les premiers et les derniers étant franchissables en escalade (3 spits quand-même !) ; celui du milieu, véritable puits, correspond à une arrivée de puits importante qui élargit la diaclase en son milieu d'une marmite à fond plat (4 x 4 m).

Le dernier spit est planté au tiers inférieur de la diaclase, 10 m après une seconde marmite de 3 x 3 m. De ce dernier spit, on descend facilement sur 8 m jusqu'au siphon (3 x 4 m), très clair et beau terminus s'il en est ! Le spéléo fureteur peut aussi traverser au niveau du spit sur 10 m et escalader le fond de la diaclase qu'il a en face de lui. Celle-ci s'élargit en montant et pourrait même être qualifiée de joliment concrétionnée. Tout cela pour arriver, au contact du plafond, à une vilaine étroiture, qui ne souffle même pas, mais laisse apercevoir un début de galerie fossile.

Hubert FABRIOL

(1) Ou encore bifurcation du CRANE en souvenir du crâne de petit carnassier trouvé en 1975, non loin de-là, à - 315 m sous la surface

LE COLLECTEUR.

Cette deuxième partie du gouffre s'appelle le "Collecteur", car elle est parcourue par un torrent au débit considérable. Oui... considérable en rapport aux gentils ruisseaux que nous connaissons dans les autres gouffres du Massif occidental.

Donc après avoir effacé en souplesse les étroitures, le spéléologue intrépide aura la joie d'entendre un grondement typiquement aquatique. Il débouchera alors par un boyau en pente (corde d'assurance attachée à une petite arche naturelle) dans le puits SEVERINE que l'on qualifie généralement d'impressionnant.

Depuis le haut de ce puits jusqu'à la salle FABIENNE, on se trouve dans la même unité morphologique : un énorme puits de 120 m présentant par endroits des vires de dimensions confortables. Nous avons découpé ce puits en plusieurs sous-unités correspondant au découpage par les vires rencontrées au hasard de la descente.

Après avoir effectué les trois fractionnements dans le haut du puits SEVERINE, le spéléo descendra en plein vide et dans le bruit impressionnant de la cascade proche. Seule une lame rocheuse qui avance dans le noir permet à l'œil de s'accrocher. L'arrivée à la base du puits se fait sur une vire légèrement en pente. Sur le côté droit, un renflement encombré de blocs de rocher de "grandes" dimensions. En faisant le tour dans un brouillard humide, on arrive devant la cascade qui vient "d'en haut" : le Collecteur. La provenance de l'eau sera sans aucun doute l'un des buts prometteurs des expéditions à venir. Vers le bas, on suit le torrent... Le puits SEVERINE donne directement dans le puits EMMANUEL (1 spit à un mètre sous la base du puits SEVERINE). Au cours de la descente, on accède par un pendule au JARDIN SUSPENDU. C'est une proue rocheuse dans le vide, avec le torrent qui coule doucement dans de petites marmites de géants, le tout sur 20 m². Repos de courte durée. Plus bas un spit, 2 m sous une petite vire très plate, puis l'arrivée aux deux grandes vires plates superposées. - 400 m, c'est la base du puits EMMANUEL. Toujours sur la même corde, (on ne quitte jamais la corde, d'ailleurs) on traverse à droite vers un spit dans la paroi. C'est le "PUITS JUSQU'AUX Z'OS". La vire suivante est légèrement arrosée (spit sur la gauche) et on arrive ainsi à la "TRAVERSEE JUSQU'AUX Z'OS". Pour rejoindre le spit rive droite, il faut franchir le torrent par une large vire, et descendre 2 m vers le spit (utiliser les oreilles rocheuses).

En temps normal, ce passage ne présente pas de difficultés mais il est à déconseiller fortement en temps de crue. Peut-être une traversée par le JARDIN SUSPENDU, vers la paroi rive droite permettrait d'éviter la "TRAVERSEE JUSQU'AUX Z'OS"

L'arrivée à - 440 m aux "Z'eaux" est la base de ce grand puits. Un des très rares lieux où l'on peut quitter la corde, c'est plat. La cascade a les pieds dans l'eau d'un charmant bassin. Un petit couloir donne accès à la salle FABIENNE (3 x 5 m) (stalactites et sapins d'argile). Le plafond n'existe pas... c'est le puits précédent. Enfin on peut s'abriter du vent et des embruns et la sensation de chaud est presque saisissante. Tout ça pour réaliser qu'on ne fait que passer. On reprend la corde pour entamer les Traversées : une série de 2 puits séparés par des replats. Le trajet des cordes évite le torrent par la rive gauche. Depuis les "Z'eaux", on atteint, par une vire (à gauche) un piton. 2 m dessous un spit permet de descendre vers une traversée dans des lames rocheuses en direction d'un bloc coincé dans un rétrécissement du méandre. Une opposition facile permet d'accéder à un spit, doublé 4 m dessous par un autre.

On descend alors vers une autre traversée. Ne pas descendre trop bas car il faut atteindre un rétrécissement du méandre, suspendu au-dessus du torrent. Deux marches, à droite et à gauche, permettent de contempler le décor et de se livrer aux sensations délicates (Une pensée émue pour notre camarade Jean-Marie qui y a perdu la lumière).

Deux spits rive droite contournent un petit éperon et le spéléo se retrouve dans le puits du "FRUSTRE" (Cf. la parenthèse ci-dessus). C'est une très large fente (1) dont on distingue vaguement la paroi en face. La descente s'effectue le long d'une dalle lisse et noire avec la cascade proche et vaporeuse. Au hasard de cette descente et en pleine paroi, citons le spit qui permet de se décaler un peu de la trajectoire du pulvérisateur. L'arrivée à la base du puits se fait en courant car il fait mauvais temps : vent et pluie. Heureusement un gros bloc encombre le "Couloir" et on peut s'abriter.

On saisit alors dans toute son horizontalité la notion de couloir... Il est rectiligne, long de 150 m, large de 3 à 5 m et horizontal au début, puis plus étroit et en pente légère sur la fin. Il a fallu descendre au-delà de - 500 m pour voir enfin le torrent couler doucement, sans bruit... (J'avoue qu'en atteignant ces lieux, je me suis laissé prendre un très grand pied, comme on en prend rarement). Après le gros bloc au début du couloir, le torrent forme quelques bassins d'eau limpide (profondeur maximale : 0,50 m) et coule sur un lit de graviers et de gros galets ronds. Une arrivée d'eau en cascade rive gauche (d'où ?), puis le rétrécissement. Le torrent coule alors dans un canal étroit (0,50 m) de calcite blanche avec quelques très petites cascades.

Le charme reposant de ce couloir est rompu bientôt par un grondement puissant de cascade. On débouche sur un élargissement et une cascade. Un spit assez haut permet de passer une première cascade par une opposition difficile. ON gagne ainsi une vire large, rive gauche, avec un spit. (Il serait agréable d'équiper ce passage difficile par les terrasses au-dessus). Le Falcon,

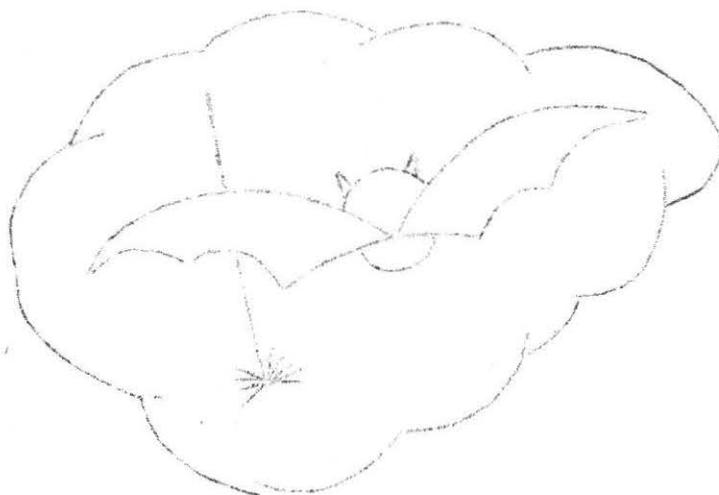
...

(1) Ce terme est utilisé pour éviter d'introduire une quelconque notion génétique.

à - 535 m permet de voir la cascade suivante dans toute sa splendeur à travers le brouillard.

30 m ? Deux cordes de 70 m resteront lovées au dernier spit... Nombre d'entre nous rêveront à cette cascade du haut de ce balcon... D'ailleurs, l'expédition 77 sera axée sur ce balcon, bien sûr !

Robert FAPRIOL



COTE	LONGUEUR CORDE	NOM DU Puits	ARRIAGE	OBSERVATIONS
0			Clou	Entrée
- 3.50	5	PUITS D'ENTREE	2 An + Ech	Fixation sur rocher
	23		Spit + Ech	Sous balcon
	25			
- 51.50			Spit	A la base du puits-bord Nivé
- 60.50	17		Spit	Fin du jour 76
	6			
	5		Clou	
- 71			Spit	Sommet Puits voie 1976
	21	Puits Voie 76		
- 90.50			Spit	Entrée Diacalse ZEPHYR
	16	DIACLASE DU ZEPHYR		
- 103.50			Clou	Vire Sommet Puits Rouge
- 104.50			Spit + Ech	Sommet Puits Rouge
	31	PUITS ROUGE		
- 131.50			Clou	
	13			
- 132			Spit	Sommet Grand Puits
	17			
- 146.50			Spit + Ech	Nivé Cellulite
	28			
		GRAND	Spit + Ech	
	13			
- 186.50			Spit	H ^t Vire du Cul Bordé de Nouil _{es}
	16			
- 198			Spit	Bas de la Vire
	28		Spit	
	21	58	Spit	
	9	PUITS	Spit	Canal Blanc
- 256.50			Spit	Arrivée sur Vire Large
	4			
- 259			Spit	Vire Large - Dulfer
	15			
- 274			Clou	Nivé M. Babar
- 282			Spit	Sommet Puits du Pas
	14	PUITS DU PAS		
- 296			Spit	Vire bas Puits du Pas
	11			
- 302			Spit + Ech	Sommet Puits Cascadeux
	14	PUITS CASCADEUX		
- 315.50				Salle du Cairn

VERS COLLECTEUR

COTE en m	LONGUEUR CORDE	NOM DU PUIITS	AMARRAGE	OBSERVATIONS
- 315.50				Cairn
- 312		DIACLASE	Autour Arche	Arche Naturelle
	12	EX AMONT	Spit	Arrivée sur Vire
- 323			Spit	Haut Puits Séverine
- 331	8.50	PUITS	Spit	Sur Lame Décollée
- 364	33	SEVERINE	Spit	Arrivée sur G ^{de} Vire
	29			Salle des Compérants Spit sous Vire
	14	PUITS	Spit	Sous Jardin Suspendu-P ^{te} Vire
	ESCALADE 3 m	EMMANUEL		Ar. sur 1 ^o Vire Vires Superposées
- 414.50			Spit	Sur 2 ^o Vire
- 429.50	15		Spit	Avant Traversée
- 435	6.50	PUITS	Spit	Après Traversée sur Vire devant Cascade
- 445	11	JUSQU'AUX ZCS	Spit	Salle Fabienne Spit après Traversée, en Face
	4.50		Clou	Traversée au-dessus de l'Eau
	2.50		Spit	
	9			
	5		Anneau	Sur Enorme Rocher
- 455.50			Spit	Après Traversée à Droite
	3.50		Spit	
- 472	18	PUITS DU J.M NON FRUSTRE	Spit	Traversée Abscons
	1		Spit	Spit main gauche-De l'Autre Côté de l'Arête
- 491	18	PUITS DU J.M FRUSTRE	Spit	En Paroi - Evite la Cascade
- 518	28			Arrivée dans la Galerie Christine
- 533.50			Spit	Avant Cascade
- 540	12		Spit	Vire de la Crue
	10-15	PUITS DE L'INCONNU		NON TOPOGRAPHIE

VERS SIPHON

COTE en m	LONGUEUR CORDE	NOM DU Puits	ANARRAGE	OBSERVATIONS
- 315.50				Cairn
- 325	9.50		Spit	
- 340	16	F. 15		
- 351	38	LES	Anneau	Après étroiture
- 362.50	19	TRAVERSEES	Spit	
- 372.50	14	PERCIQUES	Spit	
- 387	15	F. 15		
- 402.50	32.50		Spit	
- 413	11	F. 11		SIPHON

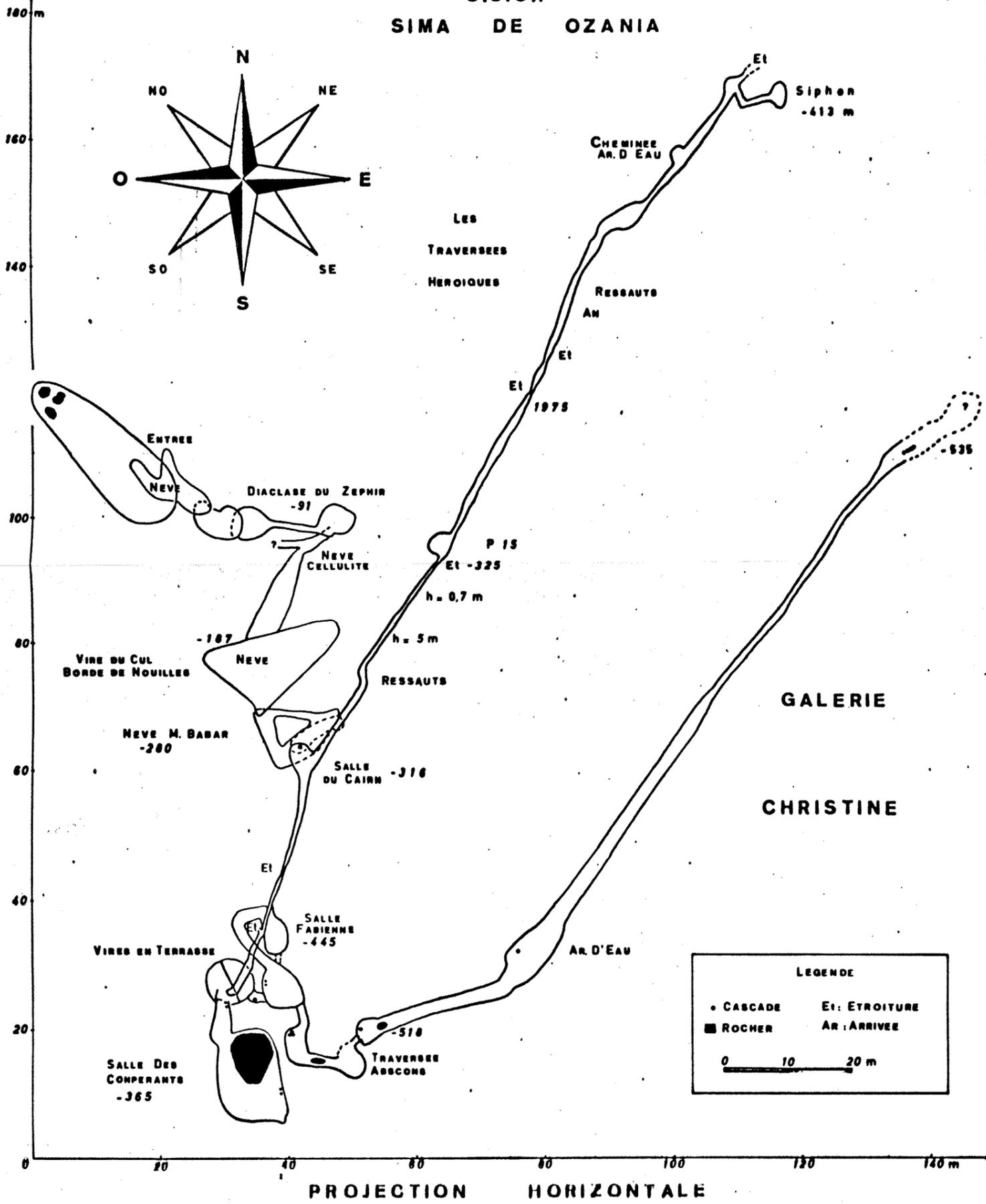


	DENIVELÉE en m	LONGUEUR CORDE	NOMBRE SPIT	NOMBRE An. ou CLOU
Entrée - Cairn	315	360	18	2 An. et 3 Clous
Cairn - Term. 76	220	230	17	2 An; et 1 Clou
TOTAL	535	590	35	4 An. et 4 Clous
Cairn - Siphon	100	155	4	1 Anneau

A noter que les dénivelées correspondent aux valeurs minimales données par l'altimètre, les valeurs maximales donnant 15 à 20 mètres de plus. Ces variations sont dues au changement de pression pendant le temps de la descente et de l'équipement (8 heures).

Il faut rajouter 1 à 1.50 m par fractionnement aux longueurs de corde indiquées ci-dessus .

S.C.O.F
SIMA DE OZANIA



Topo : P. BENOIT

S.C.O.F

SIMA DE OZANIA

ALT: 1640 m

0 m

-100

-200

-300

-400

-500

Légende

- o Spit
- Piton
- An Anneau
- Ar ARRIVEE
- Et ETROITURE
- . Glace
- o Cailloux
- Roche
- | CASCADE
- 20 m

An

Pts d'Entrée

Pts voie 1976

Diaclase du Zéphyr

Pts Rouge

Névé Cellulite

GRAND

Vire

"Du Cul Bordé de Nouilles"

PUITS

Canal Blanc

Vire Large
Dulfer

Névé M.Babar

Pts du Pas

1975 ET/ET Pts Cascadeux

Arrivée Collecteur

Cairn

DIACLASE

Salle des
Coopérants

Pts Séverine

1975

Ar. d'Eau

Jardin suspendu

LES
TRAVERSEES
HEROIQUES

Pts Emmanuel

Et

2 VIRES EN TERRASSE

Traversée Jusqu'aux Zos

Siphon
-413m

Salle Fabienne

Ar. d'Eau

Traversée Abscons

Pts du Jean-Marie Frustré

RIVIERE

Galerie Christine

? Term. 1976: -535m

COUPE VERTICALE DEVELOPPEE

QUELQUES REFLEXIONS SUR LA
PREPARATION ET LE DEROULEMENT
DU CAMP

Cela faisait bien longtemps (2 ans déjà) que je n'avais écrit un article sur le matériel : alors, allons-y gaiement !

L'expédition 1976, comme les cinq années précédentes, n'a pas manqué de nous apporter son petit complément de réflexion si utile pour les expéditions à venir, et pour faire toujours plus profond.

Nous allons donc voir, dans ce qui suit, comment nous nous préparons matériellement et psychologiquement afin d'aborder le camp dans les meilleures conditions.

EN FRANCE.

Il faut rappeler que nous étions 7 : 2 seulement (les anciens combattants) à avoir participé à tous les camps précédents, 3 solitaires de l'année dernière qui connaissaient le nouveau terrain d'Ozania et surtout le gouffre d'Ozania, et enfin les 2 "bleus" 1976 assurant la traditionnelle rotation des nouveaux.

L'expérience nous a montré l'importance de la préparation du spéléologue débutant ou moyen aux Picos de Europa. (Il suffit de se souvenir de la triste et presque dramatique expérience du S. O. U. C. et du S. C. O. F. pendant le camp de l'année dernière du côté de Vega Redonda :

- escaladeur venu à la rencontre des grandes verticales pour l'exploiter et non préparé au monde souterrain et aux techniques spéléologiques,
- le trop grand nombre de participants hétérogènes...

Notre but est donc de recruter pendant l'année, hors du camp, des gens que nous formerons pour constituer des équipes

homogènes, capables d'affronter un camp dans de bonnes conditions (ou presque...).

Nous nous préparons donc intensivement (autant que le permet le carcan de Paris) à Fontainebleau, en falaise (4 fois minimum). Dès que les beaux jours et les grands week-end approchent, nous allons dans le Jura et dans les Alpes (6 fois).

La falaise permet de conserver une bonne forme, une grande habitude des manoeuvres, de mettre au point les baudriers. Bien sûr, les tests suprêmes sont les grands gouffres des Alpes ! (malheureusement très éloignés de Paris).

EN ESPAGNE.

Nous abordons l'Espagne avec notre camion rempli de tout notre matériel : 1 250 m de corde, monceaux d'échelles, spits, groupe électrogène, accus etc... et non-stop nuit et jour jusqu'au pied du Canal d'Ozania. Non-stop interrompu hélas, par quelques pannes. Si le camion est réutilisé l'année prochaine, peut-être faudra-t-il vérifier les freins par exemple.

Les Portages :

Il faut voir l'étonnement des nouveaux devant la verticalité du canal. Les portages sont très difficiles, 900 m à monter (3 heures) sur un sentier très peu utilisé (sinon par nous !)

D'ailleurs, pour la redescente du matériel, chargés comme des baudets, nous avons équipé des vires escarpées de cordes fixes.

Le portage en hélicoptère serait le bienvenu ! Heureux les spéléos d'Angoulême qui ont un téléphérique et aussi une piste tout près de leur terrain de prospection !

Peut-être faudra-t-il essayer de voir s'il n'y a pas un meilleur sentier remontant le Dobra et passant par le col situé 200 m au-dessus du gouffre ?

Le Camp d'Altitude :

Nous avons bivouaqué au "Palais des 1 000 Cascades" comme l'année dernière. C'est un porche très froid et humide qui joue le rôle de mini collecteur lorsqu'il pleut, sa queue de crue dure malheureusement très longtemps (2 jours après la dernière pluie.)

Toutefois, le mieux serait, de l'avis de tout le monde,

de monter des tentes légères et résistantes pour dormir sur une petite prairie située près du bivouac, et de conserver ce bivouac comme intendance.

Les Explorations :

Cette année, aucune prospection nouvelle de gouffre n'a été envisagée puisque nous étions limités en temps et en nombre. Le Gouffre à Popaul étant très prometteur, nous avons donc tout misé dessus.

Des équipes de 2 vont se succéder dans le gouffre en utilisant la technique du frein et du jumar.

Nous restons au maximum 12 heures sous terre, et de manière exceptionnelle 15 heures.

Une petite amélioration a été apportée pour le désengagement au fractionnement lors des remontées : le frein ventral est maintenu à la ceinture de poitrine par un maillon rapide de 5 mis seulement dans un trou, facilitant ainsi l'engorgement ou le désengorgement de la corde aux fractionnements.

Personnellement, j'ai utilisé ce maillon rapide mais je le trouve bien fragile. De plus, si le baudrier ventral est trop près de la ceinture de poitrine, on constate une usure du frein par la molette du maillon rapide, ce qui n'est pas très rassurant. Il nous faudrait essayer les nouveaux freins ventraux.

Petites améliorations aussi dans les fractionnements gazeux : nous utilisons les morceaux d'échelle de 3 m qui rendent ces fractionnements presque agréables.

Cette année, nous avons eu quelques problèmes pour retrouver les spits de l'année dernière : Nous avons donc mis lors du déséquipement des rubans de plastique jaune, maintenus par un boulon vissé dans le spit, boulon qu'il ne faudra, bien sûr, pas réutiliser lors de la prochaine descente en 1977 s'il y en a une, et pourquoi pas ?

Globalement, les fractionnements sont proches l'un de l'autre et la moyenne de puits est de 20 à 30 m ce qui permet aux coéquipiers de se suivre l'un derrière l'autre à la remontée.

Cette année, nous avons essayé de constituer des équipes réversibles, c'est-à-dire qu'à tour de rôle les coéquipiers équipent les nouveaux puits : ceci nous permet de lutter contre le froid grâce à l'activité saine et bien simple du planté de spit (on met environ 1/2 heure d'équipement complet par fractionnement). Ceci n'est possible que pour une équipe très homogène et de bon niveau.



Pour serrer les boulons de spit, nous utilisons la pince multiprise. On a tendance, par l'utilisation de clés, à serrer trop fort le boulon ce qui abîme la plaque (quelques fois, le boulon casse même au niveau de la tête), et qui rend le déséquipement ardu.

L'Eclairage :

Pour l'éclairage, nous employons les accus (Cd Ni) qui sont très fiables. Sauf pour moi, lors d'une pointe et en plantant un spit gazeux : l'accum'a "lâché" ; il avait déjà été utilisé 12 heures. Théoriquement, ces accus peuvent fonctionner au moins 24 heures en veilleuse. On devra donc, à l'avenir, ne les utiliser qu'une fois par recharge. On peut aussi reprocher le poids de ces accus (1,5 kg) que l'on redescend pour recharge par le groupe électrogène installé au camp de base ; puis on remonte ces accus au camp d'altitude : beaucoup de montées et de descentes dans le Canal d'Ozania pour un peu de lumière !

La "Bouffe" :

Pour la "bouffe", nous avons essayé de varier au maximum nos menus et d'y mettre le moins de conserves possible. On a monté aussi beaucoup de fruits, des tomates, poivrons, olives. A noter également les bienfaits de la vitamine C qui permet de lutter contre le froid et l'humidité, les courbatures...

Sous terre, nous avons descendu un carton de 36 chapelets de 3 Ovomaltines aux différents parfums : noisette, chocolat, mandarine... Quel luxe ! et aussi des fruits secs. La coramine a été très utilisée par certains (je ne citerai pas de noms) et on peut affirmer que son action est quelquefois psychologique !

Conditions de froid d'humidité sous terre et en surface :

Sous terre, névé et glace descendent jusqu'à - 300m, la température doit être de 0,5 °C, celle de l'eau 1°C, et bien sûr, le taux d'humidité est de 100 %.

Nous mettons : soit deux rovylys, soit une combinaison "rexo", mais que ce soit l'un ou l'autre, les inconvénients restent les mêmes : dès que l'on s'arrête plus de 5 mn, on est glacé de la tête aux pieds. On pourrait peut-être adopter sous les cascades ou près de la ventilation des cascades des néoprènes très légers (2 mm).

On n'a pas du tout utilisé les boissons chaudes.
Est-ce valable ?

Matériel photo :

Nous avons utilisé un appareil "Calypso". Les photos ont été prises en pose : c'est la lumière du flash et la durée de l'éclair qui donne le temps d'exposition.

Malgré cette technique avancée, le résultat fut désastreux à cause d'un certain cache qui n'aurait jamais dû exister...

La Sécurité :

C'est un sujet tabou ! a-t-il été abordé dans les autres rapports ? (jamais). Ce sont certainement les conditions dans lesquelles le camp s'est déroulé cette année qui nous font poser ce problème de la sécurité.

En effet, nous sommes dans un collecteur (la première fois dans les Picos) et les crues sont très violentes.

Si par malheur il nous arrivait un accident grave lors d'une pointe au fond du gouffre, il nous faudrait, pour prévenir les secours :

- 8 heures de remontée du gouffre,
- 10 mn pour aller du gouffre au bivouac,
- 1 h 30 mn pour descendre en courant dans la vallée,
- 10 mn pour aller à la centrale électrique...

soit 10 heures minimum pour prévenir les secours extérieurs ; et combien de temps faudrait-il pour qu'ils se regroupent, qu'ils arrivent d'Oviedo (1 h 30 mn de route) ? Certainement beaucoup plus que la survie du pauvre spéléo au fond du gouffre, au froid et à l'humidité...

Nous sommes donc très isolés sur notre terrain d'Ozania et nous évitons à tout prix la "gaffe" qui serait fatale. Pour cela, nous faisons sur la "qualité" de l'exploration, les cordes sont fixées par des amarrages corrects, sans frottements, les descentes le plus loin possible des cascades. Nous faisons aussi sur la rapidité de l'exploration (seulement 12 heures), ce qui évite de se refroidir et de s'épuiser très vite.

Chacun donne son avis sur l'équipement du gouffre et nous n'hésitons pas à changer si nécessaire. Nous vérifions surtout l'état des cordes lors de chaque descente. De plus, une seule équipe de 2 descend dans le gouffre, les deux autres équipes de 2 restant en surface au cas où.

Les principaux dangers sont, maintenant que nous sommes sur un collecteur, les crues qui sont très violentes et fréquentes, vu la pluviosité des Picos. Peut-être l'équipement dans le réseau 76 est à revoir pour éviter quelques traversées près des cascades (voir l'expérience de Popaul, le spéléo sous-marin du groupe !).

Les chutes de glace peuvent aussi être dangereuses. Elles viennent d'on ne sait d'où ni comment. Heureusement, nous n'en avons pas vu de très importantes.

Pour l'année prochaine, on peut penser par exemple à faire des dépôts d'aliments, de pharmacie (couverture de survie, coramine...) en plusieurs endroits du gouffre.

Ce qui est le plus important, c'est que tout le monde sache faire les manoeuvres de déblocage du coéquipier. Pour cela, nous devons nous entraîner à des simulations d'accidents en France sur falaise ou dans un gouffre.

Voilà, c'est terminé ! (ouf).. et "H...." pour l'année prochaine...

Jean-Marie BACHETTE

QUAND LE S. C. O. F. PART EN

EXPÉDITION ...

Mardi 3 août - Frontenac.

Tous les membres de l'expédition sont réunis au C. G. à l'exception de Jean-Marie que l'on doit prendre à la frontière.

L'effervescence règne autour de Fabar. Fabar, c'est le camion qui doit transporter le matériel de spéléo et les bagages. Il est du genre panier à salade mode rétro, un peu rondet sur les bords (d'où son nom) ; bref, une brave bête (du moins, il en avait l'air !)

Le ton du voyage fut donné avant même le départ. Trois heures avant de lever l'ancre, Robert et Paul étaient toujours en pourparlers afin de résoudre un problème de carte grise du camion (histoire loufoque... celle-ci s'étant retrouvée au centre de rebut des P et T à Bordeaux après quelques escales de poste en poste à travers la France. Et oui, ça commençait bien). Cependant, grâce à la compréhension des autorités compétentes, tout fut bientôt en règle qu'elles en soient vivement remerciées.

Un peu plus tard, la caravane s'ébranla enfin, destination : les Picos. Il fait un temps splendide et, sous la chaleur, chacun aborde le voyage à sa manière : Hubert, au 7ème Ciel, exulte en remerciant le P'tit Jésus, Yves rêve aux - 1 000 m qu'il va bientôt atteindre et sûrement dépasser, Patrick, plus matériel, s'acharne sur un transistor qui marche mal... quant à Popaul, il dort !...

Rêvez tranquilles, membres du SCOF ; gonflez votre moral pendant qu'il en est encore temps !, vous en aurez besoin car une rude besogne vous attend.

Mais une ville se détache à l'horizon, entourée de champs de blé fraîchement coupés. C'est Montauban. Après avoir fait "moultes" achats, nous repartons. Adieu Montauban ? Que néni, mes bons amis ! Après quelques kilomètres désopilants, (imaginez un camion conduit à la manière d'une 4 L), Fabar laisse subitement entrevoir certains signes de fatigue. Son humeur est telle qu'il ne consent à démarrer qu'à la manivelle. Passe vengeance ? Moteur pétaradant, il se traîne maintenant d'une façon lamentable. Puis un soubressaut suspect l'immobilise définitivement en rase campagne. Il est 22 heures.

Imaginez alors les 5 spéléos de la mécanique munis de tournevis, de clés, des grosses, des petites, une montagne d'outils de toutes sortes jonchant le sol, des coups de marteau, des craquements sinistres accompagnés d'épouvantables jurons plus ou moins étouffés. Tout le circuit électrique est passé au crible. Les allers et retours à Montauban se succèdent avec la voiture de Robert. Minuit sonne au loin, puis 1 heure, 2 heures, 3 heures, 4 heures. Le moteur tourne enfin, l'espoir renaît mais il s'éteint presque aussitôt : les fausses alertes interviennent ainsi jusqu'au lendemain matin.

Mercredi 4 août.

Toute la matinée se passe dans les profondeurs insondables du camion. On a beau avoir un goût prononcé pour celles-ci, il y a tout de même des limites. Quant au moral, il atteint lui aussi une cote négative des plus inquiétantes. L'expédition va-t-elle se terminer ici ? Oh Picos, où êtes vous ?

En désespoir de cause, la décision sans cesse reculée est prise à l'unanimité : Babar est remorqué tant bien que mal chez un petit garagiste qui accepte de le réparer immédiatement. Il est 15 heures. Trois heures plus tard, grâce au changement de la dynamo (c'était elle, la garce !), le ronflement régulier du moteur s'éleva dans l'allégresse générale. La porte des Picos enfin ouverte, toute l'équipe se remit en route le cœur vaillant.

La morale de cette triste histoire ? Nous allons vous la conter en ouvrant une petite parenthèse :

1. Ne partez jamais avec un véhicule non révisé (surtout s'il est ancien !)
2. Ayez, si possible, un membre de l'expédition compétent en matière de mécanique (je ne mets pas en cause la valeur des membres de l'expédition en ce domaine) ;
3. Si, malgré toutes vos précautions, une panne intervient au cours du voyage et qu'elle n'est pas réparée au bout de quelques heures, n'hésitez pas à vous rendre chez un garagiste : vous gagnerez ainsi un temps précieux.

Fermons la parenthèse - Point à la ligne.

Le reste du voyage s'est déroulé sans incidents notoires. Un petit détour pour récupérer Jean-Marie et l'on fonce vers la frontière. Une remarque ici s'impose : si vous passez la frontière tard dans la nuit, comme ce fut le cas pour nous, et si vous désirez à tout prix acheter de l'essence en France, écoutez ce conseil d'ami : n'attendez pas de vous trouver au poste de douane pour y penser. Vous risqueriez fort de tourner en rond pendant un temps non négligeable !

Jeudi 5 août.

C'est à la vitesse moyenne de 50 km/h que nous parcourons les routes d'Espagne. Le Jules, au dessus de nos têtes, nous accompagne fidèlement... Et cette traversée de la vieille Castille qui n'en finit pas ! D'arrêts buffet en poses café, nous parvenons enfin en vue du massif des Picos. Nous croyons rêver : il est là, presque à portée de main. On n'a pas la larme à l'oeil mais presque.

L'après-midi est déjà bien avancée quand nous nous engageons dans le chemin tout juste carrossable qui, partant de Amieva, doit nous conduire jusqu'à l'emplacement du camp de base. Montée difficile : ça dérape "velu" du côté des pneus mais ça passe quand même. Ce n'est pas ce chemin super caillouteux qui va nous empêcher de passer ! Et l'on s'enfonce dans la vallée qui, accueillante au début, devient de plus en plus resserrée, de plus en plus sauvage. Nous nous arrêtons enfin. Le voyage est terminé. Ouf !

Le Dobra coule à quelques mètres de là. Oh, joies de la baignade après les durs moments que nous venons de vivre ! Nager dans cette eau transparente et froide est une sensation extraordinaire. Nous devons en profiter car bientôt vont commencer les choses sérieuses : le Gouffre à Popaul nous attend, attaquons-le de pied ferme !

Vendredi 6 août.

Un soleil éblouissant se lève sur le camp de base. Mais oui, j'ai bien écrit "un soleil", vous avez parfaitement lu ! Robert, qui s'attendait au traditionnel brouillard mouillant de la région, n'en revient pas. (comme quoi, il arrive qu'il fasse beau dans les Picos, la preuve !).

Le programme pour la journée est simple : Hubert se charge des démarches administratives à Oviedo. Les autres, pendant ce temps, préparent le premier portage au Bivouac des 1 000 Cascades (on a beau jurer tous les Diables de ne plus y remettre les pieds... , on y revient quand même : Cf. Rapport 75)

Le chargement des claies n'est pas un travail évident de prime abord : il faut partager équitablement les charges en tenant compte de la force physique de chacun. C'est là aussi où l'on s'aperçoit que Jean-Marie n'a pas son matériel de spéléo, ce dernier étant resté, par inadvertance à Frontenac, bien caché au fond d'un coffre de voiture !

Après quelques discussions ayant pour objet la composition des charges et le rassemblement d'un matériel potable pour Jean-Marie, l'assaut de la montagne est donné :

Plus de trois heures de marche à travers la forêt, les ronces, les fougères arborescentes si hautes que seule la tête dépasse, les herbes folles, les barres rocheuses qu'il faut

...

escalader, puis l'herbe rase, le lapiaz enfin... Evidemment, l'eau nous manque rapidement : en cette période de relative sécheresse, toutes les petites sources coulant habituellement se trouvent à sec. Pauvres de nous... Le cosier sec, sec et archisec, nous marchons uniquement soutenus par l'espoir d'une source d'eau claire. Et il faut chaud, mais chaud ! Enfin, Paul avise un névé au fond d'un vaste trou. Muni d'une cuiller et d'une grosse gamelle, il descend et se met à prendre de la neige. Nous en mangerons tous une assez grande quantité, de quoi tenir jusq'au bivouac.

Le Bivouac des 1 000 Cascades fut, cette année, installé de manière plus confortable qu'en 1975 : à l'intérieur, un double toit a été fixé au plafond et sur les côtés, tandis qu'un vaste tapis de sol, juste dessous, nous protégeait de l'humidité. C'était pas luxueux, mais presque. A l'entrée, un névé, surnommé Toto, se transforma en réfrigérateur premier choix. (Il devait fondre à la vitesse V durant les deux semaines qui suivirent.)

Après ces aménagements très élaborés, nous redescendons au camp de base le soir même.

Neuf charges seront montées pendant les 2 jours qui suivirent : au total, 15 énormes sacs, d'un poids toujours conséquent, auront été nécessaires pour établir le camp d'altitude.

Mais qu'est-ce que nous ne ferions pas pour le Gouffre à Popaul ?

Marie-Christine MOTTO

DANS LE VIF DU SUJET

Dimanche 8 août

C'est aujourd'hui que l'on rentre dans le vif du sujet !

Hubert et Patrick se lèvent aux premières lueurs du jour. Sans perdre un instant, ils avalent un petit déjeuner typiquement "Picossien" (bouillies de flocons d'avoine, café, OVOMALTINE, le tout agrémenté de l'inéffable saucisson) puis se dirigent d'un pas vaillant vers le gouffre, tous deux bardés de cordes et de ferraille.

C'est Hubert qui donne d'assaut le premier suivi de près par Patrick. Une surprise les attend en bas du premier puits : la physionomie du trou a pas mal changé ! Il faudra donc reconsidérer l'équipement.

Ils descendent jusqu'au CANAL BLANC... puis c'est la remontée car il faut laisser le terrain libre à la deuxième équipe (Jean-Marie et Yves) qui s'apprête à prendre le relais. D'ailleurs, n'est-ce pas elle que l'on entend au loin ? Le croisement s'effectue sans erreur d'aiguillage. Tandis que Hubert et Patrick sortent vers 19 heures, Jean-Marie et Yves s'acheminent vers l'aval (Jean-Marie l'ayant découvert en 1975, il lui tardait d'y revenir !) Malheureusement, un petit ennui technique les oblige à remonter plus tôt que prévu car, depuis quelque temps, Yves se débat avec un baudrier mal réglé.

Ils sortent vers 1 heure du matin le lundi 9.

Lundi 9 août

Nouvelle vague d'assaillants dans le gouffre ! Dès 9 h du matin, une équipe est sur le pied de guerre. Robert et Paul descendent sans problème jusqu'à la salle du Crâne à - 315 m. A partir de ce moment, c'est l'Avanture ; ils n'y a plus que l'étroiture à passer et l'Inconnu est là ; ils s'arrêterons à la base du Puits SEVERINE.

Mais laissons les deux spéléos de service s'enfoncer dans les abîmes de la terre, et suivons l'équipe de "surface". Sous un soleil éclatant, Jean-Marie, Hubert, Christine et Patrick se balladent au-dessus du gouffre à Popaul sur la crête des PANDIELLAS, dans l'espoir de trouver de nouveaux gouffres. Prospection fructueuse : Le gouffre de la Combe est repéré, puis ceux situés vers 2 000 m du côté du COLLADO CORROBLE. (cf. Rap. 75)

Retour vers 16 heures au bivouac où chacun vague à ses occupations : récolte de bois (ce sont de minuscules brindilles !) travaux ménagers (où l'art de faire une vaisselle de 7 personnes dans un demi verre d'eau !), corvée d'eau à la fontaine (quand l'eau n'a pas été bue par les vaches bien sûr !)... ..

Le soir même, Hubert et Patrick constituent la nouvelle équipe qui doit assurer le roulement dans le trou. Ils commencent à descendre vers 21 h 30 avec l'aval comme objectif. Petite pose café à la Salle du Crâne qui devient vite la Salle "Restau.". Le service reste néanmoins ultra rapide car le froid ne permet pas d'arrêts prolongés. Heureusement que les OVOMALTINES, les raisins secs et les boîtes de thon sont là pour soutenir le moral !

Ils remontent en apportant de nombreuses améliorations dans l'équipement et sortent à 6 heures du matin le mardi 10.

Mardi 10 août

Premier jour de repos ! Tout le monde redescend au camp de base en début d'après-midi. La grande toilette dans le DOBRA n'est pas un luxe (au Palais des 1 000 Cascades, les salles de bains n'existent pas !).

Robert, Paul, Yves et Patrick, tous beaux tous propres, se rendent à Cangas pour le ravitaillement tandis que les autres explorent le cours du DOBRA avec d'espoir de découvrir d'éventuelles résurgences.

Ravitaillement, promenade, farniente, bronzing et cuisine auront été les principales activités de ce jour consacré au repos. Signalons au passage 2 poulets rotis sur le feu de bois qui constituèrent un véritable festin.

Pref, comme dirait Jean-Marie, "Ce fut super cool"

Mercredi 11

Le repos, malheureusement, ne peut se prolonger indéfiniment : il va falloir remonter au Palais des 1 000 Cascades avec le ravitaillement suffisamment important pour tenir à 7 là-haut pendant une semaine. Et s'il n'y avait que la "bouffe" ! Il faut compter en plus le reste du matériel de spéléo, mais aussi le

matériel personnel, sans oublier les appareils photo, les jumelles, que sais-je encore ?

A 12 h 30, la caravane de sherpas s'ébranle sous un ciel nuageux qui bientôt, devient de plus en plus menaçant. A 16 heures, il commence à pleuvoir (Fluie des PICOS !). Pour passer le temps, tous entassés dans le bivouac, on "bouffe" en bons français et l'on essaie une petite partie de tarot à 7 (béni soit celui qui eut l'idée super géniale de se munir de ce jeu innocent...)

Le moral reste néanmoins bon (!) : Robert et Paul, malgré le mauvais temps et la nuit tombante décident de regagner le camp de base afin d'effectuer un nouveau portage le lendemain. Lorsqu'ils arrivent dans la vallée, un spectacle de désolation les attend : pendant notre absence, les vaches avaient envahi le camp de base, mis les pieds dans le fromage, déposé (ironie du sort !) de superbes bouses dans les camelles, mangé les quelques cuillers qui restaient, déchiqueté la tente de Popaul ! (3 oeufs frais restés intacts !!). Devant ce pouvoir saccageur terrifiant, un seul moyen de lutte a été retenu : toutes les tentes furent pliées et rangées dans le camion, bien à l'abri.

Jeudi 12 août

Nouvelles "pointes" dans le gouffre inscrites ce matin :

- Robert et Popaul pour le réseau "amont",
- Hubert et Jean-Marie pour le réseau "aval".

Robert et Popaul rentrent en début d'après-midi et descendent, descendent, descendent encore... Décidément, ce gouffre n'en finira jamais ! Ils s'arrêteront à la cote - 440 m et décideront de remonter... pas assez vite toutefois pour éviter un début de crue. Ils ressortiront trempés jusqu'aux os...

Et la deuxième équipe ? Après une grasse matinée, toujours très appréciée par les temps qui courent, Hubert et J. M. se retrouvent dans le réseau "aval". Et ce qui devait arriver arriva enfin : un siphon ! (tient donc, comme c'est bizarre !) Il ne leur reste plus qu'à déséquiper et à topographier au cours de la remontée.

Ils prennent l'orage (que la première équipe rencontrera) entre le gouffre et le bivouac.

Vendredi 13 août

Non, nous ne sommes pas superstitieux, et si nous ne sommes pas descendus ce jour là dans le gouffre, c'est parce-que le temps est complètement bouché, pour changer.

Que faire dans un bivouac un jour de pluie ?

On peut, tout d'abord, se lever tard, puis on "glandouille" toute la matinée, on recopie le début de la topographie tout en guettant l'évolution des gouttières au plafond. Vers le soir, on va faire un petit tour, histoire de se dégourdir les jambes car 7 personnes dans 20 m², c'est "short".

Et le moral dans tout cela ? Il fond à vue d'oeil : on peut entendre de petites discussions du genre : "qu'est-ce qu'on est venu faire ici ? ; c'est trop dur ; la spéléo, terminé ; l'an prochain, on ira jouer au golf etc, etc..." Enfin, c'est histoire de causer, mais cela "trottine velu" dans nos petites têtes.

Samedi 14 août.

Aujourd'hui, si tout se passe bien, trois équipes vont se relayer dans le gouffre toute la journée.

Hubert réveille Yves vers 9 heures mais celui-ci refuse de descendre : le temps lui paraît incertain (la vue est pourtant dégagée !). On discute, mais sans résultat, Jean-Marie et Patrick acceptent de prendre leur tour plus tôt que prévu.

Ils rejoignent le terminus - 440 m et continuent de descendre. Jean-Marie trouve les traversées bien humides (en fait, il semblerait que le débit soit déjà supérieur à celui en vigueur lors de l'équipement) : mais il n'est pas au bout de ses peines : au beau milieu d'une traversée, sa lumière s'éteint. Il ne lui reste plus qu'à remonter dans le noir sans pouvoir profiter de la lumière de Patrick. Evidemment, la crue est fidèle au rendez-vous. Jean-Marie ressortira de cette aventure assez commotionné : "C'est délirant !" dira-t-il.. (on le serait à moins). Patrick le suit complètement vidé.

Les deux autres équipes remettent leur descente à une date ultérieure : le mauvais temps, cette fois, a gagné la partie.

Dimanche 15 août

Fumide ! C'est un mot un peu faible pour caractériser cette nuit. Les joyeux nageurs émergent peu à peu et raclent les fonds de tiroir pour le petit déjeuner. Dehors, le temps s'améliore et les duvets sont essorés puis étalés sur les pierres.

Enfin, vers 11 heures, c'est le départ. Robert et Paul enfilent leurs rovyts, chiffons humides et néanmoins puants. Hubert, Jean-Marie, Patrick et Christine descendent au ravitaillement tandis que Yves reste au bord du trou pour regarder la descente aux enfers tout en surveillant du coin de l'oeil les nuages qui, décidément, ont un faible pour nous.

Un peu plus tard, il se replie prudemment, non sans avoir annoncé à la cantonnade qu'il commençait à pleuvoir.

La descente s'effectue rapidement pour Robert et pour Paul. Les étroitures sont juste passées quand Robert s'aperçoit qu'il a oublié les plaques à spit à la bifurcation. Il a donc droit "à du rabiote" de reptation et de coincements divers ! Et s'il n'y eut que cela ! Ils reçoivent à la remontée le front de la crue devenue maintenant traditionnelle. Le gentil torrent est devenu impétueux : où l'on passait avec de l'eau sous les bottes, on passe maintenant avec de l'eau jusqu'aux genoux.

La remontée durera 7 h 30 (une paille !), 7 h 30 de pluie, de vent, de chutes dans les cascades...

Dehors, ce n'était guère mieux. Le temps persévère dans le maussade. Aux voitures, une bande de "charlots" saucissonneurs et néanmoins andimanchés passe, goquenaarde.

Hubert rejoint Yves au bivouac et trouve ce dernier en train de jouer à cache-cache avec de perfides gouttières. Triste spectacle vraiment. "Il pleut sur Nantes... etc"

Quand Paul et Robert rentrent, ils ne savent plus bien où ils en sont. Tout le monde s'entasse sous les gouttières.. et vogue la galerie.... vivement la cale sèche !

En bas, dans la vallée, Jean-Marie, Christine et Patrick constatent que la résurgence présente un débit considérable.

Lundi 16 août

Réveil tard et plus qu'humide au Palais des Cascades (on ne les compte plus !). Robert et Paul comptent vite recanner les voitures voir du plat, du vert, et du civilisé.

Petit "branlouillage" de l'intellect pour décider le camarade Yves à descendre dans le coffre avec Hubert. Ça réussit contre des clopes (parce qu'il n'en a plus, l'animal, et que son moral ne tient plus qu'à un clope, le bougre !)

C'est que le temps se dégagerait presque ! Tandis que Patrick, Jean-Marie, et Christine remontent des voitures lourdement chargés en mets alléchants, Robert et Paul se décident à aller à Cangas, histoire de se rafraîchir la mémoire.

Quand aux deux comiques souterrains, descente sans problème jusqu'au CAIRN (avec chantage de corde au DUIS DU PAS, la première devenant un gag ambulante). Après, tout nouveau, tout beau, Replantage du spit de la lame décollée au passage... puis s'effuit jusqu'au méandre FABIENNE. Alors bien sûr, quand on ne la connaît pas, la traversée "JUSQU'AUX Z'OS" se transforme en "JUSQU'A LA MOELLE", surtout si la corde est tendue par un noeud. Une bise à Fabienne et on continue. Hubert en tête arrive en bas et commence

à amener 55 m de cordes (déposés en base de puits par Robert et Paul) jusqu'au sommet du suivant. Retour en trombe jusqu'à la soufflante... Yves apparaît enfin... La scène verse rapidement dans l'indicible : le baudrier chanteur et néanmoins masqué a encore frappé pendant 50 m de puits. Le camarade Yves arrive en bas blanc, criant, etc...

On continue ? Oui, non ; non oui etc... On commence tout de même la topo. de la galerie CHRISTINE tout en déséquipant.

Ne parlons pas de la remontée : dodo, dodo dodo... plus quelques coramines. Depuis combien de temps sommes nous dans le trou ? 15 heures, 16 peut-être ?

Retour au bivouac à 6 heures du matin. IL FAIT BEAU !!!! Le petit déjeuner est aujourd'hui pantagruélique : au menu, boulettes et gluantes... (que Jean-Marie se dépêchera de finir).

MARdi 17 août

Répétons-le encore, il fait un temps extraordinairement BEAU.

Jean-Marie fait visiter la région à Patrick et Christine. Programme bien chargé : ils vont au JOU SANTU par le COLLADO DE ENMEDIO, retour par le JOU DES ASTURIANOS, A1, G7, FRAGUA, PORRU BOLLU, MAZADA, JOU LLUENGU et bivouac. Les rencontres avec les rebecos ne se comptent plus, il-y-en a tant...

Robert et Paul remontent relativement remis des voitures. Tout le monde se prépare tranquillement pour le lendemain : Hubert charge consciencieusement le CALYPSO tel le pleutre moyen, c'est-à-dire comme le bas "gougnaffier !

On enregistre ce soir-là une innovation très remarquée : Yves, Robert et Hubert vont dormir à la belle, à la plate-forme située en haut du pré, sous l'oeil bienveillant des vaches locales. Quand aux quatre autres, ils préfèrent leur Palais.

Mercredi 18 août

C'est aujourd'hui que Patrick rentre sur Paris, via Madrid. Avec Yves,, ils vont redescendre un maximum de choses déjà (sic) inutiles, nantis des informations nécessaires pour atteindre la gare d'Arriondas (Patrick ne parle pas un mot d'espagnol !).

Ils retrouvent en bas le Fernand des familles, pote immémorial du SCOF, qui va avec eux jusqu'à Arriondas

Fernand, parlant parfaitement l'espagnol, deviendra l'interprète tout trouvé pour retrouver la gare.

Mais revenons aux deux charlots photographes, Hubert et Robert. Partis vers 11 heures, ils descendent sans anicroche jusqu'à la dernière cascade et photographient tout en remontant. Tout serait parfait sauf que, on le saura plus tard, cela n'aura servi à rien... Boaff, ainsi va la vie...

Le déséquipement du gouffre est commencé et le matériel est entreposé en bas du Grand Puits.

Tandis que les spéléos sortent du gouffre bien fatigués, Yves remonte au bivouac, nanti du Fernand de service.

Jeudi 19 août

Réveil au soleil : comme c'est beau, la belle, du moins pour ceux qui y couchent ! Les jointures commencent à faire "scrouïnk- scrouïnk". Chacun y va de sa petite courbature.

Et on remet ça. Le petit déjeuner est servi à l'ombre, c'est ce qu'on recherche le plus maintenant. Ma que pays de fous ! On discute le "morcif" sur le déséquipement suffisamment longtemps pour que le soleil tape suffisamment dur et qu'au bout d'une minute, sous l'équipement spéléo, on se liquéfie littéralement !

Bon ! Hubert descend en tête jusqu'à la base du Grand Puits et attache les cordes bout à bout à bout de celle qu'il a subtilement monté hier en double jusqu'à la vire du Cul Bordé de Nouilles. Yves, puis Patrick se mettent en relais à celle-ci pour tirer le tout mais, comme d'habitude, ça "merde". Hubert n'a pas eu le temps de tout accrocher que le reste est déjà en haut.

Et on continue. Jean-Marie et Robert, qui ont fait la topo jusqu'au Cellulite Névé's enchaînent eux aussi. Schématiquement, on fera des regroupements de toutes les nouilles à la vire du cul etc..., au Cellulite, à la diaclase du Zéphyr, en haut.

Pour ceux qui sortent, ça va, mais le père Hubert, encore lui, se débat avec 200 m de corde à la diaclase du Zéphyr. Et comble de rire (nerveux) sa lampe commence à flancher. (bien fait, il n'avait qu'à prendre un accus pas utilisé !) Après le Zéphyr, ça sera le Puits voie 76, où heureusement la lumière devient naturelle, puis le Puits d'entrée où il fait même l'exploit inégalé de sortir du puits et de redescendre pour chercher la corde qui s'était obstinément coincée, malgré un démêlage et un lovage soigneux en bas d'icelui.

Pendant ce temps, ses joyeux camarades devisaient gaiement à la surface tout en commentant les dernières facéties du gouffre. Sic transis.

Vendredi 20 août

Dernier jour mais aussi le plus dur ! Le réveil est de plus en plus courbaturé, les yeux chassieux, les membres rhumatismeux..., il fait toujours et encore EEAU.

Petit déjeuner-solde. Tout y passe, de toute manière, il ne reste plus grand chose. A noter cependant un superbe gateau de semoule au chocolat improvisé, nourrissant, délicieux...

Adieu, Palais des 1 000 Cascades etc...

La famille FABRIOL nous donne un show donnant dans la boîte de conserve sauteuse et le caillou branlant. Qu'est-ce qu'on se "marre" ! Vingt D. Voici maintenant un très intéressant exercice de pyromanie du même style. Enfin, ce fut très dur de se détacher de ce sacré tas de pierres où nous avons vécu des moments si émouvants, si pleins, si ... amenez l'éponge, ça déborde !

Direction le gouffre : On fait des charges pour 7. Premier service et première étape, le haut de la première escalade. J-Marie en commence l'équipement, les autres remontent au gouffre sauf Christine qui redescend aux voitures.

Deuxième service : un dernier OVOMALTINE, une dernière portion de gateau au chocolat et c'est parti. Non, il n'y aura pas de dernier regard ému vers le gouffre, ni de larme essuyée furtivement, on n'est pas des boeufs ! A nous la plaine et ses délices..

Toujours est-il que la partie pied de la descente commence dans l'allégresse et autres sous-valeurs bourgeoises. Pour être dur et "chiant", ce fut "chiant" et dur. Mais qu'avions nous fait au Petit Jésus pour mériter tout cela ?

Suivant les péchés de l'intéressé (cf ci-dessus), on se paie deux ou trois allers et retours le long du premier ressaut (quatre clous) avec 20 à 25 kg sur le dos ; de même pour la traversée des arbustes (trois clous) jusqu'au ruisseau de l'intrusion magmatique. Le soleil tape dur, dans les godasses, c'est la fission nucléaire, quant aux genoux, c'est la mécanique sans lubrifiant.

Maman !! Jean-Marie, Yves et Fernand prennent l'énergique décision de se charger au maximum et de redescendre le tout d'un seul coup. Les autres, plus sages, feront deux allers et retours dépouillant ainsi le déficit des deux autres

Commencée vers 11 h, la descente d'achevait vers 17 h 30, mais c'était la limite !!!

Petit exercice récréatif pour relaxer le lecteur :

Calculez la limite de la fonction f qui appliquée à une bande de charlots les fait descendre chargés comme des bourriques moyennes quand la fatigue tend vers + l'infini :

Réponse : Peu de temps !

Patrick AMICEL
Hubert FABRIOL
Yves LEGER
M-Christine MOTTO